

# SLAVICA HELVETICA

Korine Amacher

## L'Œuvre de Friedrich Gorenstein

Violence du regard, regards sur la violence



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

# SLAVICA HELVETICA

Korine Amacher

## L'Œuvre de Friedrich Gorenstein

Violence du regard, regards sur la violence



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

## Introduction

Friedrich Gorenstein est né à Kiev en 1932. Il est décédé à Berlin en mars 2002. Le destin ne l'a pas épargné, même si pour un homme de cette époque et de ce pays, on peut qualifier ce destin d'ordinaire. Le père de Gorenstein, professeur d'économie, est arrêté en 1935 et fusillé durant les grandes purges staliniennes (1937). Sa mère quitte Kiev avec son fils et parcourt la province ukrainienne, sans toutefois s'établir nulle part définitivement, craignant de connaître le même sort que son mari. Ses craintes s'avèrent fondées, puisqu'elle est arrêtée peu de temps après lui. Elle est rapidement libérée, mais sa santé ne se rétablira jamais. Elle meurt en 1941, alors qu'elle est évacuée en train avec son fils. Le jeune garçon est alors envoyé dans divers orphelinats, puis recueilli par des proches. Il termine sa scolarité à Berditchev puis travaille dès 1949 comme manœuvre dans une mine d'Ukraine. En cachant l'histoire de son père, Gorenstein réussit à entrer à l'Institut des Mines de Dniepropetrovsk, où il étudie de 1950 à 1955. Il exerce son métier d'ingénieur à Kiev jusqu'en 1961. Le début de sa carrière artistique date des années soixante, lorsque Gorenstein s'installe à Moscou et qu'il est accepté, en tant qu'auditeur externe, aux Cours supérieurs de scénariste. Entre 1963 et 1980, il écrit dix-sept scénarios. Huit d'entre eux font l'objet de film, dont *Solaris* d'Andreï Tarkovski (1971) et *L'Esclave de l'amour* de Nikita Mikhalkov (1976). Parallèlement à son activité de scénariste, Gorenstein écrit des œuvres littéraires. Toutefois, il ne se reconnaît pas dans la génération des écrivains soviétiques des années soixante (*chestidesiatniki*), dont les espoirs étaient fondés sur les conclusions du XX<sup>e</sup> congrès durant lequel Khrouchtchev avait amorcé la critique des crimes de Staline. C'est pourquoi Gorenstein ne participe pas à l'«euphorie» de l'après-stalinisme, qu'il qualifie de «fausse renaissance».<sup>1</sup> Il propose quelques textes à des revues litté-

1 E. S. Tverdislova, «Spory o Gorenštejne», p. 58.

raires, mais hormis son premier récit *La Maison à la tourelle* (1963), publié dans la célèbre revue moscovite *Iounost*, ses écrits sont systématiquement refusés. Écrivain extrêmement prolifique (son œuvre, qui s'étend sur presque quarante ans, compte plus de trente-cinq textes), Gorenstein travaille dans une solitude totale, sans aucune reconnaissance officielle, ni aucune possibilité de discuter de ses préoccupations philosophiques, de confronter ses questions et les réponses qu'il propose hors d'un cercle restreint de proches. En 1979, sa nouvelle *Degrés* (1966) paraît toutefois dans l'almanach *Metropol*, dont la publication à l'étranger suscite un véritable scandale en URSS et vaut des mesures de répression à ses auteurs. C'est donc un écrivain presque inconnu en Russie soviétique qui émigre à Berlin en 1980. En Occident, où, dès 1978, ses textes sont régulièrement publiés dans des revues et journaux russes de l'émigration<sup>2</sup> et traduits en langues étrangères, il est rapidement considéré comme une des «grandes voix de l'émigration russe».<sup>3</sup> En Russie soviétique, ce n'est qu'à la faveur de la perestroïka que ses œuvres sont enfin publiées.

Durant les dernières années de sa vie, outre son activité littéraire, Gorenstein publie régulièrement des articles et des essais, en particulier dans la revue russe *Zerkalo zagadok*, éditée à Berlin. Certains de ces écrits constituent des souvenirs de l'époque où il résidait à Moscou. Une grande amertume, un profond ressentiment se dégagent de ces textes. Gorenstein critique avec violence le monde littéraire russe des années soixante aux années quatre-vingt; un monde, répète-t-il inlassablement d'article en article, dont il ne partageait ni les valeurs littéraires, ni les valeurs morales. Il est donc extrêmement rare de trouver sous sa plume un compliment sur les écrivains, cinéastes, metteurs en scènes ou dramaturges de l'époque antérieure à la perestroïka, qui proposaient une vision du monde qui, affirme-t-il, lui était profondément étrangère. A la fin de sa vie

2 *Kontinent, Vremia y my, Sintaksis, Grani, Rousskaïa mysl.*

3 Un des premiers spécialistes russes de l'émigration à avoir consacré un article à Gorenstein est Efim Etkind: «Roždenie mastera: O proze Fridriha Gorenštejna» (1979).

encore, il semblait n'éprouver pour eux qu'un profond mépris.<sup>4</sup> Gorenstein était en outre persuadé que l'isolement dans lequel il était confiné à Moscou était le résultat d'une «campagne», orchestrée par ses deux plus grands «ennemis» d'alors: les «autorités et l'intelligentsia libérale». Cette «campagne» se serait d'ailleurs perpétuée jusqu'à la fin de sa vie.<sup>5</sup> Hormis les «souvenirs» de ses années moscovites, certains articles constituent également des réactions virulentes à des recensions de son œuvre parues en Russie. En effet, si son puissant talent a, dès la perestroïka, été salué par de nombreux critiques russes, sa prose a provoqué chez certains d'entre eux des réactions négatives, en raison du regard fort sombre de Gorenstein sur la Russie, passée et présente. Gorenstein réagit vivement à ces critiques, il commente, argumente, ironise, assène de méchantes piques à ses «adversaires» et ses articles se transforment parfois en véritables règlements de comptes. Et à lire ces textes, le lecteur ne peut que partager l'opinion d'une journaliste russe qui, après avoir interviewé Gorenstein, affirmait que l'écrivain se comporte comme s'il était entouré d'ennemis.<sup>6</sup>

Notre dessein n'est pas de déterminer à quel point les réponses acerbes, violentes parfois, de l'écrivain sont justifiées. Par ailleurs, nous manquons d'éléments pour déterminer si les impressions de

4 Andreï Tarkovski constitue une exception, même si les deux hommes ne semblent pas avoir toujours entretenu de bonnes relations, de l'aveu de Gorenstein lui-même. Tat'jana Vol'tskaja, «Beseda s Fridrihom Gorenštejnom», p. 14.

5 «Beaucoup de gens pensent que j'ai émigré en raison du scandale qui suivit la parution à l'étranger de l'almanach *Metropol*. Mais à ce moment, j'avais déjà dans les mains tous les documents nécessaires à l'émigration. J'ai émigré en raison de la situation générale. Deux ennemis m'empêchaient de vivre: les autorités et l'intelligentsia libérale. Je l'avais deviné depuis longtemps, mais maintenant il est tout à fait clair qu'il s'agissait d'une campagne. Aujourd'hui encore, on ne me publie pas en Russie, on n'écrit pas de recensions de mon œuvre, on fait comme si je n'existais pas». *Ibid.*, p. 14. Ces allégations nous semblent exagérées. La majorité de ses œuvres est aujourd'hui publiée en Russie, et en 2001 par exemple, un article consacré à certains de ses écrits a paru dans la revue *Oktiabr*.

6 *Ibid.*, p. 14.

Gorenstein quant à ses «ennemis» furent le fruit de son imagination ou non, et là n'est de toute façon pas notre propos. Nous pouvons toutefois affirmer ceci: au vu de la violence et de l'amertume que renferment très souvent les propos de Gorenstein, il est indéniable que les années moscovites sont restées chez lui comme une blessure qui ne s'est jamais refermée. La certitude d'être un «paria» de la Russie, un homme entouré d'ennemis, a habité l'écrivain, et ce parfois jusqu'à l'obsession. Ce thème du rejet, de l'exclusion, traverse toute son œuvre, qui est structurée par deux thèmes majeurs: les Juifs et la Russie.

L'objectif de notre étude est donc d'analyser le regard que, dans ses écrits, Gorenstein porte sur ce pays qu'il a quitté définitivement en 1980 et où il s'est toujours senti un «étranger», un «renégat», un «fils adoptif» du pouvoir. Pour ce faire, nous nous baserons tant sur ses œuvres appartenant au domaine des belles-lettres que sur ses articles et essais. Du point de vue thématique, il n'y a aucune différence entre les deux ensembles de textes, puisqu'ils sont traversés par les mêmes thèmes. Les écrits journalistiques de Gorenstein nous ont permis de mieux appréhender ses œuvres artistiques, dont les plus importantes ont été écrites avant la disparition de l'URSS, et de nourrir notre réflexion sur celles-ci.

La première partie de notre travail est consacrée au thème juif.<sup>7</sup> Afin de comprendre comment et pourquoi cette thématique,

7 On trouvera, dans notre travail le mot «juif» écrit parfois avec une majuscule, parfois avec une minuscule, selon les traductions utilisées ou selon les sources citées. Nous respectons le choix des auteurs (nous verrons d'ailleurs qu'il est très variable). Nous avons pour notre part choisi d'écrire ce terme toujours avec une majuscule, tant dans nos traductions personnelles que dans le corps du texte lui-même, que nous parlions des Juifs russes de l'époque tsariste ou des Juifs soviétiques. Nous ne ferons exception à cette règle que lorsque le mot «juif» est directement opposé au mot «chrétien». Nous écrirons alors «les chrétiens et les juifs». D'une façon générale, le mot «juif» se réfère dans notre travail à une notion bien définie en Union soviétique. En effet, l'URSS distinguait la nationalité (*natsionalnost*), au sens d'appartenance ethnique: russe, allemande, juive, géorgienne..., de la citoyenneté (*grajdanstvo*), toujours soviétique. Dès 1933, tout citoyen soviétique âgé de seize ans au moins était muni d'un passeport intérieur. La population juive fut

intimement liée à la problématique de la violence, de l'exclusion et du rejet de l'autre, occupe une place centrale dans l'œuvre de Gorenstein, cette partie est introduite par une réflexion sur le destin de l'écrivain lui-même. Les bribes de sa vie, recueillies çà et là dans les interviews qu'il a accordées, dans les articles qui lui ont été consacrés en Russie, mais surtout dans ses propres essais et articles, publiés principalement dans la revue *Zerkalo zagadok* à Berlin, nous ont été fort utiles pour confronter le thème juif dans ses œuvres à sa propre expérience. Ces éclairages biographiques sont analysés à la lumière du destin d'un autre écrivain soviétique, Vassili Grossman. La mise en parallèle avec quelques aspects de la vie de l'auteur du roman *Vie et Destin* nous a aidé à mieux comprendre le parcours intellectuel et biographique de Gorenstein lui-même. En outre, le chapitre VI de cette première partie est consacré à une comparaison du thème juif dans l'œuvre de ces deux écrivains. Cette comparaison nous semble pertinente dans la mesure où Grossman et Gorenstein figurent parmi les rares écrivains soviétiques à avoir soulevé la question de l'antisémitisme et celle de la place du Juif dans la société russe avec autant de force. Comme nous pourrons le constater, la thématique juive s'articule de façon bien différente chez ces deux auteurs. A la différence de Grossman,

recensée comme une des nationalités d'URSS. Si les deux parents étaient juifs, l'enfant était obligatoirement inscrit comme juif. Si un des deux parents n'était pas juif, il pouvait opter pour la nationalité qu'il préférait. A la différence de la plupart des autres nationalités, les Juifs n'avaient pas un territoire national géographique distinct (excepté le Birobidjan, région autonome juive créée en 1934 mais qui n'attira que peu de Juifs), et ils étaient dispersés dans différentes républiques de l'Union soviétique. Comme l'écrit William Korey, «un Juif, en Russie soviétique, n'est pas quelqu'un qui désire l'être ou qui décide de se faire passer pour tel. Le Juif est, en réalité, une personne juridiquement bien définie qui appartient inéluctablement à la nationalité juive. S'agissant de désigner qui est juif, le facteur juridique déterminant n'est pas constitué par les signes distinctifs, réels ou supposés, du groupe ethnique, mais le simple fait biologique d'être né de parents juifs». Pour plus de détails, cf. William Korey, «La situation juridique des Juifs soviétiques: Etude historique», in Lionel Kochan, *Les Juifs en Union soviétique depuis 1917*, pp. 111-141.

pour qui le thème juif ne prédomine pas sur les autres thèmes de ses écrits, Gorenstein l'a placé au centre de son œuvre, à une époque où la «question juive» était, pour diverses raisons que nous analyserons, un sujet encore tabou dans le monde littéraire.

Si c'est avant tout l'époque soviétique qui forme le décor de ses écrits, l'époque tsariste n'est néanmoins pas absente de son œuvre. Gorenstein a, dans plusieurs textes, peint les violences antisémites qui se sont manifestées à des époques plus lointaines et dans certains lieux de l'Empire russe, de même qu'il s'est exprimé plus d'une fois sur les sentiments qui l'animaient au sujet de la «zone de résidence», ce territoire à l'intérieur duquel les Juifs avaient le droit de demeurer sous le régime tsariste, à l'exclusion de tout autre. Que signifie, pour le judaïsme russe, la disparition de la «zone de résidence» en mars 1917 et, conséquence de cette disparition, l'assimilation massive qui fut celle des Juifs de Russie? Cette question fait chez Gorenstein l'objet de réflexions, et c'est principalement à celles-ci que le chapitre I de la première partie est consacré. Dans le chapitre II, le thème de l'antisémitisme dans son œuvre est analysé d'une façon plus générale. Cette analyse est suivie d'un bref tableau de l'image qui fut celle du Juif dans la littérature russe, puis soviétique. Ce tableau permettra, nous l'espérons, de mieux mettre en relief l'unicité et l'originalité de l'œuvre de Gorenstein. Enfin, dans ce chapitre, nous entendons également souligner comment, en caricaturant les antisémites russes, mais surtout en brossant de méchants portraits des Russes, Gorenstein se déplace sur le même terrain, il utilise les mêmes «armes» que les antisémites eux-mêmes. Or ces armes ne sont pas celles de la raison, mais celles de la passion. Cette focalisation sur des traits moraux ou physiques perçus par lui de façon extrêmement négative et considérés comme «typiquement» russes inscrivent le récit dans une perspective «quasi raciste», qui tend à nous éclairer sur la phobie même de son auteur. Mais nous verrons dans le chapitre III que cette violence est ambiguë et multiforme lorsqu'il brosse de méchantes caricatures de Juifs et qu'il décrit leur lâcheté, le sentiment de haine de soi qui habite certains d'entre eux, leur antisémitisme et leur soumission servile à ceux qui les persécutent. Ses portraits



de Juifs soviétiques, décrits comme des êtres sans place, sans droit, comme des éternels invités, à peine tolérés dans leur propre maison, sont cruels, et certains lecteurs de son œuvre qui ont remarqué que Gorenstein ne s'attaquait pas seulement aux Russes, mais également aux Juifs, ont affirmé que Gorenstein reproduisait, comme certains de ses personnages, la «haine de soi».

Le chapitre IV est consacré au thème de l'Ukraine dans l'œuvre de Gorenstein. Si nous avons résolu de distinguer l'Ukraine de la Russie, c'est uniquement parce que l'écrivain lui-même opère une claire distinction entre ces deux pays. C'est en Ukraine que résidaient une grande partie des Juifs de l'Empire russe, c'est en Ukraine que Gorenstein est né et a vécu trente ans, c'est en Ukraine qu'il se trouvait durant l'occupation allemande, en 1942. Et lorsque, dans ses articles, il se remémore ses années en Ukraine, c'est l'antisémitisme qui semble être resté le souvenir le plus profondément gravé dans sa mémoire. Ses propos sont alors empreints de violence, comme lorsqu'il affirme que la catastrophe de Tchernobyl est le châtimeut envoyé par Dieu aux Ukrainiens pour leurs actes de collaboration durant l'occupation allemande et pour la haine viscérale, indéracinable, qu'ils ressentent, selon lui, envers les Juifs.

Le chapitre V est consacré au thème de l'Allemagne. En effet, l'Allemagne occupe une place importante dans les écrits de Gorenstein, et ce déjà avant qu'il n'émigre à Berlin. C'est ce que démontre un roman, écrit dans les années soixante-dix et consacré au premier congrès antisémite international qui se déroula à Dresde en 1881. Ce congrès lui donne ainsi l'occasion de s'exprimer sur ce qu'il perçoit comme les prémisses de l'extermination des Juifs, à savoir l'émergence de l'antisémitisme racial en Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, il prolonge ses réflexions sur la thématique juive au-delà même des frontières russes.

Dans le chapitre VII, la présence, voire l'influence de Dostoïevski dans l'œuvre de Gorenstein est analysée. En effet, Gorenstein n'apprécie guère l'écrivain russe, non seulement en raison de son antisémitisme, mais également parce qu'il incarne pour lui une image de la Russie qu'il exècre. Dostoïevski, à qui Gorenstein

a même consacré un drame entier et dont l'ombre plane sur nombre de ses écrits, est pour lui une sorte de «repoussoir» idéologique, auquel il se réfère sans cesse dans ses réflexions «historico-politico-religieuses» sur la Russie.

La première partie de notre étude se referme sur ce chapitre. Toutefois, Dostoïevski appartient tant à la thématique de la première partie qu'à celle de la deuxième, qui, d'une façon générale, est consacrée au thème de la Russie et de son histoire dans l'œuvre de Gorenstein. Le regard que l'écrivain pose sur la Russie est tant extérieur qu'intérieur. Cette extériorité est celle d'un émigré, d'un «paria» de la Russie qui observe ce pays avec une certaine distance. Quant à l'intériorité, il s'agit de celle d'un Russe d'origine juive qui perçoit la Russie comme son pays et qui éprouve pour celui-ci des sentiments contrastés, ambigus, oscillant constamment entre l'aversion et la tendresse.

Dans le chapitre I de la deuxième partie, nous analyserons le thème de l'histoire russe dans l'œuvre de Gorenstein. Pour l'écrivain, celle-ci semble se résumer à un passé construit sur la violence et le malheur. Dès lors, les «fléaux divins» qui se sont abattus sur la Russie soviétique (collectivisation, famine, persécutions politiques, occupation allemande...) constituent le châtiment qu'elle subit pour n'avoir pas su trouver sa «place», pour avoir choisi, par la volonté de ses dirigeants successifs, une voie de développement erronée, celle de la construction d'un Empire puissant, et ce au détriment du bonheur de son peuple. Dans le chapitre II, nous verrons tout d'abord que les réflexions de Gorenstein sur le «caractère russe» s'inscrivent dans un courant culturel russe qui remonte au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais dans ce chapitre nous résumerons également la «philosophie» qui sous-tend tous ses écrits, sa vision de l'homme, qui est caractérisée par une conception «non progressiste», voire «antihumaniste» de l'être humain en général. Car bien que Gorenstein focalise une grande partie de son attention sur la «violence russe», le mal, pour lui, est intrinsèque à l'homme. En Russie, l'homme n'est pas plus mauvais qu'un autre, mais les dramatiques conditions d'existence qui ont toujours été les siennes ont contribué à faire ressortir au premier plan la face obscure de l'âme, les

traits les plus abjects de l'être humain. Pour Gorenstein, loin d'élever, la souffrance et les malheurs rendent mauvais. Toutefois, ce regard sombre posé sur l'homme en général et sur l'homme russe en particulier n'est pas univoque, de même que ne l'est pas le procédé de dénonciation de l'antisémitisme en Russie. Si nous verrons dans le chapitre IV que Gorenstein dépeint un monde au sein duquel domine le mal, nous verrons également, dans le chapitre II déjà, puis dans le chapitre III, qu'au-delà de cette image d'une humanité éternellement criminelle, éternellement violente, ses écrits sont parsemés de gestes «divins», d'actes de bonté isolés, lesquels, s'ils ne peuvent rien changer à la situation générale, apportent toutefois une salvatrice lueur d'espoir dans le monde de violence et de haine dépeint par l'écrivain. Et c'est à la lumière de l'image de la femme dans son œuvre, à laquelle nous consacrerons le chapitre III de la deuxième partie, que ce regard contrasté est le plus aisément perceptible.

Les chapitres V et VI ont une orientation plus «politique». Le chapitre V est consacré à la vision gorensteinienne de la Russie soviétique après Staline. C'est sans doute là qu'apparaît clairement le gouffre qui le séparait des *chestidesiatniki*. Gorenstein montre dans certains de ses écrits le scepticisme qui fut le sien en ce qui concerne le processus de «libéralisation» qui eut lieu sous Khrouchtchev. Ce scepticisme, qui est à mettre en parallèle avec son scepticisme au sujet d'un possible retour aux normes fondamentales de l'«humanisme», de la possibilité d'un «socialisme à visage humain», fondement «philosophique» du Dégel khrouchtchevien, est chez lui fortement lié à la peur que lui inspire le «peuple russe», qu'il perçoit comme une force absurde, susceptible à tout moment de se transformer en un «monstre de conte de fées» et de détruire aveuglément tout ce qui l'entoure, s'il n'est pas tenu par la poigne de fer d'un pouvoir fort. C'est d'ailleurs pourquoi – et la lecture peut sembler ici encore ambiguë – plusieurs personnages ou narrateurs de son œuvre se positionnent clairement comme des défenseurs du système soviétique, qu'ils perçoivent comme la seule force capable de réprimer, de contenir le terrifiant «océan noir populaire». Or Gorenstein ne défend pas le pouvoir

soviétique. Il ne fait que traduire dans son œuvre la diversité humaine et politique sans adhérer au système «totalitaire» qu'il dénonce par ailleurs, comme nous le verrons dans le chapitre VI. Dans ce chapitre, deux portraits de citoyens soviétiques ordinaires, «modèles», sont analysés. Or ces portraits, qui sont parmi les plus marquants de l'œuvre de Gorenstein, mettent clairement en lumière le fait que si, avant la chute de l'Union soviétique, l'écrivain ne semblait accorder aucun crédit à la «liberté» en Russie, car cette liberté semblait pour lui devoir inévitablement s'accompagner de ce *bunt* absurde auquel, en 1836 déjà, Pouchkine faisait allusion dans son roman *La Fille du capitaine*, il fut en même temps un dénonciateur sans pitié, un juge acerbe du totalitarisme soviétique, du pouvoir et de l'idéologie soviétiques. Les rares éditeurs à avoir lu les premiers écrits de Gorenstein ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, puisqu'ils ont systématiquement refusé de le publier. Comme l'a affirmé Lev Anninski,<sup>8</sup> Gorenstein a fait preuve d'une sensibilité étonnante au monde environnant, il a perçu beaucoup de choses avant les autres, ce qui confère parfois à ses œuvres un caractère prémonitoire qui peut paraître déroutant. La «censure» dont il a été l'objet vient sans doute du fait qu'il a écrit à une période où la «parole libre» était encore impossible. De plus, ses réflexions sombres, ses représentations étouffantes de la société soviétique dépassent largement le cadre de la dénonciation du seul phénomène stalinien. Dès lors, ses écrits étaient peut-être trop insupportables pour l'époque khrouchtchevienne, pleine d'espoirs et d'illusions quant à la possibilité d'un «socialisme à visage humain». Et lorsque le Dégel prit fin et qu'il céda la place à la période de «stagnation» brejnevienne, une éventuelle publication de ses œuvres devint tout simplement impensable.

La double orientation de notre étude permettra de mettre plus clairement en évidence ce qui fait la profonde originalité, l'unicité même de l'œuvre d'un écrivain tel que Gorenstein. Celui-ci a fait de la question juive, de la question des relations entre Juifs et Rus-

8 Lev Anninskij, «Fridrih Gorenštejn: miry, kumiry, himery», p. 85.

ses, tant à l'époque tsariste qu'à l'époque soviétique, le centre de son œuvre, ce qu'aucun écrivain russe n'avait tenté auparavant. En cela réside déjà son originalité. En effet, ce n'est qu'à partir de la perestroïka que ce thème a commencé à être exploité, par les écrivains russes d'origine juive avant tout.<sup>9</sup> Gorenstein occupe donc une place à part dans le monde de la littérature russe, au sein duquel certains reconnaissent sa force, son génie artistique,<sup>10</sup> alors que d'autres ne supportent guère ses réflexions critiques sur la Russie et ses habitants et se sentent blessés dans leur «dignité nationale» d'hommes russes.<sup>11</sup>

Or nous tenterons de montrer dans la deuxième partie de notre travail que même si Gorenstein a fait du thème juif – un thème qui a été nourri par sa vie personnelle – le socle de son œuvre, il est un écrivain profondément enraciné dans la «psyché» russe. Il est en effet fort difficile de l'imaginer hors de la Russie, hors du monde littéraire russe. Gorenstein, ce «paria» de la Russie, en raison des sentiments qu'il éprouve pour ce pays, sentiments qui oscillent entre aversion et tendresse, est le continuateur de toute une tradition littéraire russe qui existe depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Gorenstein, comme d'autres écrivains ou penseurs russes, a fui ce pays et a posé sur ses habitants un regard sombre et acerbe. Gorenstein n'appartient pas à ces écrivains qui, comme Dostoïevski par exemple, estiment que l'«âme russe» est une énigme, qu'elle est riche de promesses pour l'avenir, qu'elle est attirée par la liberté, les infinis, les lointains,

- 9 Après la perestroïka, de nombreux écrivains restés en Union soviétique exploitent les thèmes juifs. Nous ne citerons ici que deux exemples. Assar Eppel est l'auteur de nouvelles parues à Moscou en 1994. Ces nouvelles ont été traduites en français et publiées en 1997 sous le titre *La Rue pavée d'herbe*. Citons également le roman d'Aleksandr Melikhov *Ispoved evreïa*, paru à Saint-Pétersbourg en 1993. Enfin, on trouve également des écrivains (comme par exemple David Markish, ou encore Dina Roubina) qui, bien qu'ayant émigré en Israël (David Markish a émigré en Israël en 1972) et étant des citoyens israéliens, continuent d'écrire en langue russe.
- 10 Ainsi par exemple Lev Anninski, Alekseï Zverev, Boris Khazanov, Lazar Lazarev, Viatcheslav Vs. Ivanov.
- 11 Leonid Klejn, «Izobrazi Rossiju mne. «Poslednee leto na Volge» Fridriha Gorenštejna. Skromnyj vzgljad so storony», p. 7.

qu'elle renferme tout le génie du «peuple russe», lequel serait porteur d'une vérité religieuse ou sociale. Gorenstein est de ceux qui, comme Maxime Gorki, estiment que l'«âme russe» a été pervertie par des siècles de violence, d'irrespect de la dignité humaine, d'ignorance, de despotisme et d'alcool. Il est de ceux qui estiment que rien de bon ne peut sortir des gouffres de l'océan populaire, et il est sans doute un de ceux qui l'a dit avec le plus de violence à la fin de l'ère soviétique. Or, si le regard sombre de Gorenstein a été si peu apprécié par certains critiques russes, c'est peut-être parce qu'il n'est par un Russe «de souche», parce qu'il est un «allogène». Comme l'a affirmé une critique russe en 1992, ce que des écrivains tels que Gogol ou Dostoïevski ont le droit de dire n'est pas permis à Gorenstein.<sup>12</sup> C'est, bien entendu, l'avis de Gorenstein également, qui malgré les vives critiques qui lui ont été faites, n'a jamais cessé, jusqu'à la fin de sa vie, d'écrire ce qu'il pensait et n'a jamais cherché à plaire en nuancant ses propos. De là vient sa faiblesse parfois, lorsque sa plume se laisse emporter par l'animosité, de là provient aussi sa force et son originalité.

Il nous reste encore à souligner un point. Nous n'aborderons pas ici la question du génie artistique de Gorenstein. Notre but n'est pas d'analyser le style et les mécanismes narratifs de son œuvre, mais d'en étudier certains thèmes. C'est un reproche que l'on pourra assurément nous faire, dans la mesure où l'originalité de son œuvre tient également à son art, à son style, en un mot, à son écriture. Le roman *Psaume* par exemple, dont le style est unique dans toute la littérature russe, est écrit sous forme de paraboles, il est entrecoupé de paroles prophétiques et il tire ses sources artistiques directement de la traduction en russe, dite synodale, de l'Ancien Testament. Il faudrait analyser ce roman de ce point de vue, étudier la fonction des paroles des prophètes dans ce texte, voir s'il ne s'agit là que d'un effet de style, de rhétorique, ou si ces paroles jouent un rôle plus fondamental dans sa pensée. Toutefois, la question du style, de l'écriture gorensteinienne, mérite à elle

12 E. S. Tverdislova, «Spory o Gorenštejne», p. 58.

seule qu'on y consacre une étude indépendante, laquelle permettrait de montrer encore mieux la profonde originalité qui est celle de Gorenstein au sein de la littérature russe de l'époque soviétique. Surtout, une telle étude permettrait également de le comparer à d'autres écrivains, tels Mikhaïl Boulgakov, Franz Kafka, Thomas Mann ou encore Gabriel Garcia Marquez, chez qui les réminiscences bibliques sont, dans certaines de leurs œuvres, très marquées. Cette étude permettrait ainsi de montrer que Gorenstein n'est pas seulement un écrivain soviétique, mais qu'il appartient à la littérature moderne européenne, dont les références sont directement issues de la culture judéo-chrétienne.